
DS N°2/ MP2I-MPSI : CORRIGÉ

I. Résumé

Jusqu'au XVIII^e siècle, « manipulation » n'a pas d'équivalent. Ce qui pourrait s'y apparenter est valorisé, comme invention / tactique. Ainsi de la *mêtis* grecque, fine, astucieuse et trompeuse, habile à tisser ses filets autour de sa proie. C'est le génie célébré d'Ulysse et des dieux de la mythologie. Seule la crédulité est vraiment blâmable.

Mais l'Antiquité gréco-romaine légitime duperie et mensonge également dans la vie publique, au service de l'action et de la cohésion / politiques, voire des ambitions personnelles. Ainsi, abus oratoires et trahison sont permis, comme dans la stratégie militaire, pour éviter les / obstacles.

> 101 mots

Remarque : La ruse, même si elle procède d'une mauvaise intention, est une marque d'intelligence dans l'Antiquité.

II. Dissertation (partiellement rédigée)

*« Ce n'est pas l'usage du leurre en tant que tel qui est répréhensible mais la faiblesse des individus qui se laissent appâter ! » (Fabrice d'Almeida, *La Manipulation*)*

I- La tromperie n'est pas condamnable en elle-même, mais le manque de vigilance quant à la possibilité d'être soi-même trompé est toujours condamnable.

I.1. Tromper est un moyen parmi d'autres d'agir ; il n'est pas répréhensible en soi

En vertu d'un droit naturel de conservation de soi, l'usage des leurres et de la ruse pour tromper l'adversaire est une stratégie vitale légitime, largement pratiquée dans la nature, par les animaux. On admire, chez de grandes figures mythiques, telle Ulysse, la capacité à faire preuve de duplicité pour se sortir de ses difficultés : par exemple par l'invention de ce leurre saisissant qu'est le cheval de Troie.

VP. Le mensonge qui « s'adresse à l'ennemi » est traditionnellement accepté (322). « Si nous concevons l'action politique en termes de moyens et de fins », le mensonge est un moyen parmi d'autres. Il pourrait même être acceptable moralement : « les mensonges, puisqu'ils sont souvent utilisés comme des substituts de moyens plus violents, peuvent être considérés comme des instruments relativement inoffensifs dans l'arsenal de l'action politique » (p. 319).

L. Lorenzo est un jeune homme généreux et idéaliste, doté d'un « saint amour de la vérité » (I, 6, p. 62). Le choix de la duplicité, de jouer sans cesse une « hideuse comédie » (III, 3, p. 121), est le moyen de sauver Florence de la tyrannie. On peut ainsi défendre la tromperie pour des raisons morales.

LD, XVI, D à CV : la harpe est un genre de leurre, qui dissimule sa fonction et trompe Mme de V : une boîte aux lettres derrière un instrument de musique. Mais n'est-ce pas à nouveau pour une cause noble, l'amour plutôt que les conventions sociales ?

I.2. Celui qui se laisse leurrer en est responsable : la passivité intellectuelle

De l'argument précédent, il résulte que chacun doit anticiper le droit réciproque qu'a autrui de recourir aux manœuvres rusées. Et chacun doit bien être conscient du risque d'être trompé, sans quoi c'est naïveté et irresponsabilité.

LD. PT est présentée comme naïve (VII, VV à MM : « naïve et franche ») par Valmont et CV comme dotée d'une « aveugle crédulité » par MM (CV, MM à CV, p. 345). Ils ne connaissent pas le monde (la société) et ne savent donc pas se défendre, mais il y a une part d'aveuglement dont ils doivent se départir pour, à l'avenir, savoir résister à la tromperie.

MP. Distinguer la « capacité active voire agressive » à tromper et la « tendance passive à l'erreur, à l'illusion » (13). De cette passivité, on est bien aussi responsable.

VP. « la bonne foi n'a jamais été comptée au nombre des vertus politiques » (320) ; il ne faut donc pas se montrer ingénu et crédule. Arendt rappelle que Machiavel mettait en garde contre l'attachement trop grand des princes à la foi chrétienne : contre les méchants, il faut savoir être méchant, être prêt à tromper et ne pas se laisser tromper : partir du principe que l'on sera manipulé.

L. Dans sa confiance envers Lorenzo, le duc se laisse aller, en raison aussi de sa vulnérabilité aux passions : il suffit de lui rappeler un rendez-vous galant (qui fonctionne ici un peu comme un appât) pour qu'il oublie la perte de sa cote de mailles (II, 7).

I. 3. Celui qui se laisse leurrer en est responsable : le désir d'être trompé

Si on se laisse appâter, ce n'est pas seulement par passivité, mais aussi parce que l'appât est séduisant et que l'on a envie d'y croire : il y a alors une forme de responsabilité active de celui qui est trompé.

VP. Arendt souligne un aspect redoutable du mensonge : tel un leurre, il ressemble à ce que l'on désire croire : « Puisque le menteur est libre d'accommoder ses « faits » au bénéfice et au plaisir, ou même aux simples espérances de son public, il y a fort à parier qu'il sera plus convaincant que le diseur de vérité. » (320). L'opinion publique est toujours tentée de croire ce qui la flatte.

L. Après la provocation en duel, qui a vu Lorenzo se déshonorer face à Sire Maurice, le cardinal interroge le Duc : « Vous croyez à cela, Monseigneur ? (...) c'est bien fort. » Réponse : « C'est justement pour cela que j'y crois. Vous figurez-vous qu'un Médicis se déshonore publiquement, par partie de plaisir ? » (I, 4). Le duc doit prendre plaisir à y croire, lui qui n'est qu'un bâtard alors que Lorenzo descend en ligne directe des Médicis.

LD, CXXX, MR met en garde **PT** contre Valmont et contre les « idées chimériques d'un bonheur parfait dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination » (417-418). Mais **PT** préfère croire : « Je l'aime avec idolâtrie » (CXXXII, **PT** à **MR**, 422) : la formule souligne le caractère irrationnel du sentiment ; elle veut croire. Elle reconnaît ensuite sa responsabilité : « Je reconnais et j'avoue que j'ai eu tort de prendre en vous une confiance, dont tant d'autres avant moi avaient été les victimes ; en cela je n'accuse que moi seule » (CXXXVI, **PT** à **VV**, 433). Plus tard, **PT** demande à Dieu de ne pas tenir rigueur à Valmont : « Que mes malheurs, que je reconnais avoir mérités, ne lui soient pas un sujet de reproches » (CLXV, **MV** à **MR**, 490).

Transition S'il est vrai que le leurré a une part de responsabilité, il paraît tout de même difficile, et surtout immoral, d'exonérer le trompeur de toute responsabilité éthique. Peut-on mettre sur le même plan, d'un point de vue moral, la crédulité et l'intention expresse de tromper ?

II- Leurrer est intrinsèquement blâmable, et le manipulateur doit être tenu pour le principal responsable des torts causés ; la victime ne peut pas toujours se voir reprocher sa confiance en autrui.

II.1. Dans la mesure où il est en position de force, le trompeur est d'autant plus blâmable

La faute est d'autant plus grave que celui qui leurre est généralement en position de force, et que la tromperie ne part pas d'une situation d'égalité entre les deux parties. On peut parler d'abus de pouvoir : d'un détenteur du pouvoir envers un simple citoyen, d'un confesseur envers ceux et surtout celles qu'il confesse, d'un adulte envers un enfant, un homme envers une femme...

LD, XCVI, 311. Décivant par le détail la manière dont il est parvenu à se glisser dans le lit de **CV** sans son consentement, **VV** affirme l'avoir « subjugu[é] par l'autorité », tandis qu'il a « supplanté l'amant » (Danceney) en raison de son « inexpérience » (310-311). Dans les deux cas, c'est un abus facilité par une situation de pouvoir et de domination, et donc d'autant plus répréhensible.

VP. Le mensonge systématique des régimes totalitaires est d'autant plus dangereux qu'il s'appuie sur une puissance administrative et technologique extraordinaire. Comment résister à un pouvoir qui peut fabriquer des images, les truquer et réécrire l'histoire ? (319) Cela d'ailleurs au service de la violence et du meurtre (320).

L. Le premier des manipulateurs est le Cardinal Cibo, personnage machiavélique, qui détient le véritable pouvoir ; c'est lui qui nomme Côme à la place du duc (V, 8). Actif, éclairé, informé, en position de force, il utilise la marquise comme une marionnette ; il est entièrement responsable de ses entreprises.

II.2. Leurrer, c'est détruire les conditions de la confiance

Pas de vie sociale sans langage et sans confiance mutuelle ; celui qui leurre, à son échelle, sape les conditions de la confiance. Que serait-ce si chacun se mettait à leurrer comme lui ? C'est la possibilité même de la vie sociale qui serait détruite.

VP. Poussé à l'extrême, la tromperie généralisée pourrait en venir à détruire le sentiment de la différence entre le vrai et le faux : tandis que le mensonge traditionnel trompait l'ennemi, le mensonge moderne totalitaire finit par « tromper littéralement tout le monde » (322). Ce serait un « mensonge complet et définitif », détruisant la possibilité de rétablir la vérité (324).

LD. MM, après révélation de ses machineries, est mise au ban de la bonne société. Même si celle-ci n'est pas exempte de travers moraux, le degré auquel MM a poussé la tromperie apparaît inacceptable : comment faire société avec une personne qui réduit toute sociabilité à une hypocrisie et qui élève au rang de principe le fait de ne pas faire correspondre sa parole et sa pensée ? Merteuil n'en serait peut-être pas arrivée là si elle n'avait pas trompé VV lui-même : elle a dès lors rendu impossible toute société, même avec son complice libertin.

L. Lorenzo est lui-même pris au piège de cette destruction de la confiance : il a tant trompé qu'il est devenu inaudible et n'est pas cru lorsqu'il annonce la mort du duc (IV, 7). Les républicains, dont il s'est souvent moqué, ne passent pas à l'action et l'assassinat du duc n'aura servi à rien.

II.3. Leurrer, c'est réduire l'autre au rang de moyen pour ses propres fins sans se préoccuper des conséquences

Comme le libertin objectise les femmes qu'il séduit pour satisfaire sa *libido dominandi* (le désir de dominer se mêlant dans ce cas au plaisir sexuel), celui qui leurre s'intéresse peu aux conséquences négatives que son mensonge ou sa manipulation peut avoir pour les individus et la société et qui sont potentiellement catastrophiques.

LD. VV et MM manipulent les autres au seul profit de leur jouissance et de leur prestige ; la conquête de CV n'est qu'un moyen de vengeance ourdi par MM pour se venger d'un ancien amant (II, 82). Elle ne vaut pas comme personne libre et autonome, mais comme instrument. Elle ne compte pour rien, comme en témoigne l'indifférence de Valmont pour sa fausse couche.

L. Lorenzo ment si bien pour parvenir à son but (assassiner le Duc) qu'il prend au piège sa tante, Catherine, et sa mère, Marie (I, 6). On apprend que celle-ci, bouleversée par le comportement de son fils (III, 4), finit par mourir de chagrin (V, 7).

MP. Les « spécialistes en relations publiques » réduisent le peuple américain à un « public » à modeler, qu'il faut séduire avec des scénarios, de même que l'on séduit les consommateurs au moyen du marketing (30). Ce public, comme les consommateurs, sont réduits à des instruments au moyen de la puissance, politique ou économique.

II.4. Leurrer est effectivement condamné, tant au niveau de la société que de l'œuvre littéraire

Non seulement celui qui leurre est blâmable, mais il est effectivement blâmé (bien plus souvent que les victimes qui attirent surtout la compassion) si ce n'est dans la société dépeinte par les auteurs, du moins par les auteurs eux-mêmes, qui incarnent une certaine justice transcendante.

LD. On peut considérer l'assassinat de VV par Danceny (IV, 163) comme une punition infligée par la société au libertin, punition qu'il accepte lui-même comme en témoigne sa réconciliation avec Danceny et le fait qu'il lui remette toute sa correspondance. De même, la petite vérole qui défigure MM est une sorte de punition divine infligée par l'auteur à la manipulatrice (IV, 173).

L. Trahissant la vérité historique (cf. note 1 p. 206), Musset fait mourir Lorenzo (V, 7) en le livrant au peuple déchaîné.

MP. Les autorités politiques sont critiquées par la presse et par les citoyens eux-mêmes à l'occasion du scandale des Pentagone Papers. (V)

Transition Il fallait rétablir la véritable responsabilité morale dans la situation de tromperie. Sur ce point, nous contestons la légitimité de la formule d'Almeida. On peut toutefois se demander si cette formule ne peut pas être interrogée d'une autre manière. Elle semble suggérer qu'il y a toujours un coupable et une victime dans la relation de leurre ; mais n'est-ce pas s'enfermer dans un face à face abstrait ? Après tout, la vie sociale est collective et les supposées manipulations se réalisent dans des contextes sociaux et institutionnels.

III. Sortir de l'opposition psychologique du trompeur et du trompé. La dimension sociale et institutionnelle du leurre

1. Leurrer est une dimension irréductible de la vie sociale ; la responsabilité est collective – donc, en un sens, il n'y a pas de responsabilité

LD, LXXXI. Dans le « grand théâtre » de la société, il n'est « personne qui [ne] conserve un secret qu'il lui importe qui ne soit point dévoilé » (268), de sorte qu'il doit nécessairement dissimuler et parfois leurrer. C'est la condition sociale de l'homme, puisque l'on existe toujours en partie selon le regard de l'autre : jeu de rôles, jeu de dupes ; il est illusoire de penser que l'on puisse sortir de cette situation.

L. La ville de Florence est un carnaval perpétuel où chacun se déguise (I, 2), la terrasse du palais ducal est une scène ouverte à tous les regards où chacun joue un rôle (I, 4).

VP. La construction de l'opinion (non soumise aux critères de recherche de la vérité et potentiellement trompeuse) est un phénomène social, que l'on ne peut pas expliquer simplement à partir d'un face à face entre celui qui leurre et celui qui « mord à l'hameçon ». Le « passage de la vérité rationnelle à l'opinion » est un « passage de l'homme au singulier aux hommes au pluriel » (299). Ce qui pousse à croire – et donc à être leurré – c'est bien souvent la force du nombre ; l'opinion se diffuse sans qu'il y ait un responsable.

2. L'action politique et le leurre ont une racine commune : la capacité de l'imagination à nier la réalité donnée. C'est une condition humaine avant d'être un problème de responsabilité morale

VP. Toute action consiste à changer un état de choses, qu'il faut donc d'abord détruire, nier. Ceci n'est possible que parce que nous sommes capables « d'*imaginer* que les choses pourraient être différentes qu'elles ne sont en réalité ». Or c'est ce que l'on fait quand on ment : « la négation délibérée de la réalité – la capacité de mentir – et la possibilité de modifier les faits – celle d'agir – sont intimement liées ; elles procèdent l'une et l'autre de la même source : l'imagination » (14). Parenté entre celui qui falsifie la description de la réalité et l'homme d'action qui veut la transformer. En ce sens, le leurre, qui travestit la réalité, présente aussi une réalité possible, que l'action pourrait produire.

L. Lorenzo a compris cela, tandis qu'il commence à « jouer son rôle de Brutus moderne » : « j'entrais dans la vie, et je vis qu'à mon approche tout le monde en faisait autant que moi ; tous les masques tombaient devant mon regard » : s'il n'y avait pas de tromperie, de leurre, il n'y aurait pas d'action, seulement des mots, et la paralysie des républicains. Ce jeu n'est pas nécessairement immoral, dans la mesure où tout le monde en est conscient et y participe.

3. La valeur politique du leurre (dans la forme de la fiction)

Se laisser leurrer par des récits, choisir plus ou moins consciemment d'y croire, peut être un moteur pour passer à l'action. Dans une situation d'incertitude, face à la complexité des situations et des événements, la fiction offre un point de référence, une source d'inspiration et d'énergie.

LD. Laclos présente son œuvre comme un geste politique à travers l'épigraphe de JJ Rousseau : « J'ai vu les mœurs de mon temps et j'ai publié ces lettres. » Il y a là une manipulation de sa part (tout comme chez Rousseau) car les lettres sont fictives, ce qu'il laisse d'ailleurs entendre dans l'« Avertissement de l'éditeur ». Ce faisant, il invite néanmoins son lecteur à adopter une attitude critique à l'égard de la société de son temps.

L. III, 3. Lorenzo raconte à Ph. Strozzi comment son projet lui fut inspiré par les récits des actions héroïques, mais partiellement légendaires, des grands hommes de l'Antiquité romaine, tels qu'on les

trouve dans l'*Histoire de Rome* de Tite-Live. Lorenzo s'inspire notamment de Brutus l'Ancien qui, en assassinant Tarquin, aurait renversé la monarchie et fondé la république. Comme Lorenzo, « Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin » (133) (il feignait la bêtise).

VP. Citant Jefferson, l'un des auteurs de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, Arendt tient l'idée même de l'égalité entre les hommes pour une simple croyance que les républiques modernes ont décidé de ne pas interroger : « en disant « *Nous tenons ces vérités pour évidentes* », il concédait, sans s'en rendre compte, que l'affirmation "Tous les hommes sont égaux" n'est pas évidente mais exige l'accord et l'assentiment – que l'égalité, si elle doit avoir une signification politique, est une affaire d'opinion, et non la "vérité". » La démocratie libérale reposerait ainsi sur une croyance collective à laquelle nous choisirions plus ou moins consciemment de croire, comme un leurre, dont les effets sont cependant collectivement désirables.